

Chronique de la faculté des lettres

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **25 (1953-1954)**

Heft 4

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

<http://www.e-periodica.ch>

CHRONIQUE DE LA FACULTÉ DES LETTRES

Réunis le 19 décembre à l'Hôtel Alexandra par les soins du Comité des Etudes de Lettres, les anciens étudiants de MM. les professeurs André Bonnard et René Bray ont exprimé à ces deux maîtres leurs sentiments de reconnaissance à l'occasion de leur vingt-cinquième année d'enseignement à la Faculté des Lettres. Au cours de cette réunion, d'un caractère simple et intime, MM. Jean Boudry et Georges Anex ont pris la parole au nom de leurs camarades. La Rédaction du Bulletin est heureuse de publier le texte de ces allocutions.

Pour Monsieur André Bonnard

Cher Monsieur,

Le Comité des Etudes de Lettres est heureux d'avoir réuni cet après-midi autour de vous — et autour de Madame Bonnard, qu'il tient beaucoup à associer à cet hommage — vos anciens étudiants, et non pas eux seulement, mais bien d'autres de vos amis, pour marquer le vingt-cinquième anniversaire de votre enseignement à l'Université. Ces amis ont accueilli, avec un plaisir égal au nôtre, l'occasion qui leur était ainsi offerte de vous témoigner leur attachement. Leur nombre ici le prouve.

Il en est parmi eux qui ont appartenu, comme moi, aux premières volées de vos étudiants, et qui ont été aussi, pour la plupart, vos élèves au Collège et au Gymnase classiques.

Bien que nous soyons réunis pour marquer — je ne l'oublie pas — une date de votre enseignement universitaire, vous me permettrez bien, cher Monsieur, de rappeler brièvement ces années d'avant 1928. Je sais en effet que vous en gardez un souvenir précieux, et surtout que, dans votre carrière, elles ne se séparent pas essentiellement de celles qui les suivirent.

Vos anciens élèves me le permettront aussi, car ils savent bien que l'esprit qui vous animait alors était le même que celui qu'ils ont retrouvé plus tard dans votre enseignement universitaire. C'était déjà le même talent dont vous donniez la preuve dans des leçons qui demeurent parmi les meilleures, parmi

les plus importantes qu'ils ont eues pour la formation de leur esprit et de leur goût. Le prestige que vous aviez déjà à leurs yeux, le charme que vous exerciez sur eux tous, et l'affection qu'ils vous ont gardée, en demeurent aujourd'hui la preuve.

Une telle unanimité est assez rare pour qu'on la relève ; mais si j'évoque aujourd'hui ces années, c'est surtout parce que votre présence dans ces écoles, parce que l'influence que vous avez exercée sur tant de jeunes gens qui plus tard ont choisi d'autres études que les lettres, sont des titres importants à la reconnaissance que le pays vous doit.

En 1928, vous étiez appelé à occuper, succédant à M. Charles Burnier, la chaire de grec de l'Université de Lausanne. Dès l'abord, vous avez su créer pour vos étudiants — et de cela ils vous sont particulièrement reconnaissants — un climat de travail favorable, climat fait de confiance et d'amitié, qui les engageait à donner le meilleur d'eux-mêmes pour tenter de répondre à vos justes exigences.

Dans vos cours et dans vos séminaires, soit à la faculté, soit dans votre maison du chemin du Levant où vous saviez si bien les accueillir, vous avez su leur enseigner que le véritable intérêt des études où vous les guidiez se centrait sur les œuvres elles-mêmes, je veux dire au-delà des dédales de la grammaire et de l'érudition philologique ; que ces instruments, indispensables, ne sont précisément que des instruments, et que le travail fécond commence au moment où il s'agit d'aborder, aidé de toutes les ressources de l'intelligence et du cœur, les œuvres proprement dites, pour tâcher de saisir leur message ; ces œuvres si belles — et qui plus que vous est sensible à leur beauté ? — mais que l'on sonde longtemps en vain, semble-t-il, avant d'y trouver l'essentiel de ce que l'on y cherche ; car ce n'est qu'à ceux qui savent les lire comme il convient, qu'elles permettent de percevoir, à travers les mots et à travers les siècles, ce que vous savez si bien y découvrir : un visage, nouveau parfois, parfois déconcertant, mais toujours reconnaissable, de l'homme. C'est bien l'homme, en effet, la connaissance toujours plus approfondie de l'homme, qui est l'objet dernier de la recherche passionnée dont vous avez donné l'exemple à vos étudiants. C'est parce que vous avez su leur faire voir dans cette recherche l'aspect le plus élevé, et dans ces découvertes les fruits les plus précieux de l'humanisme classique, qu'ils ont pour vous la plus vive, la plus durable des gratitudes.

J'ai dit, cher Monsieur, vos éminents mérites de professeur. Or ce ne sont pas les seuls à vous valoir notre admiration. En effet, à côté de votre enseignement, vous avez eu — et vous avez encore — une activité littéraire féconde.

Ces grandes œuvres de la littérature grecque, dont la beauté vous touche si profondément, vous n'avez pas voulu qu'elles demeurent réservées aux seuls hellénistes. Vous avez éprouvé le besoin de les rendre plus aisément accessibles. De ce besoin, sont nées les admirables versions françaises de tragédies que vous nous avez données. Recréations, à vrai dire, plutôt que traductions, où se déploient les séductions d'une langue à l'élégance sûre, ferme et souple à la fois, créatrice d'images, d'émotion, de vie.

Ce furent successivement le *Prométhée enchaîné*, *Iphigénie à Aulis*, *Oedipe-Roi*, *Alceste*, *Antigone*. *Antigone*, qui connut l'honneur combien mérité d'être retenu par la Comédie Française, d'être montée par ce théâtre, représentée à plusieurs reprises sur cette scène illustre, et qui le sera vraisemblablement encore.

Cependant, cette production déjà fort importante — à laquelle il faut ajouter les récits mythologiques intitulés *Les dieux de la Grèce*, votre étude sur la poésie de Sapho, votre édition de fragments d'Hérodote — allait s'augmenter d'autres oeuvres, d'un caractère différent, qui en précisent à la fois et en enrichissent la signification. Je pense ici à vos deux études, dont l'une, *Vers un humanisme nouveau*, parut en 1948, l'autre *La Tragédie et l'homme*, en 1950, et à la dernière en date, les poèmes que vous avez intitulés *Promesse de l'homme*, parus au printemps de cette année, et dont on ne saurait trop dire toute l'émouvante beauté.

Ces œuvres, à vrai dire, marquaient moins — bien qu'on l'ait cru parfois — une nouvelle orientation de vos préoccupations, qu'elles n'étaient l'aboutissement d'une pensée et d'une conviction déjà anciennes. Les titres, en effet, n'en sont-ils pas révélateurs ?

Je me souviens à ce propos — c'est un souvenir qui remonte à plus de vingt ans — d'un de vos séminaires du chemin du Levant, que j'évoquais tout à l'heure. Je vous entends nous dire — était-ce à propos d'un héros de *Illiade* ou d'un héros de tragédie, je ne le sais plus, mais la gravité de votre accent nous avait frappés — quelle admiration profonde vous inspirait l'attitude de cet homme qui, accablé de tous côtés par un destin impitoyable, refusait pourtant de se laisser abattre, et fondait son espoir et sa raison d'être sur sa seule qualité d'homme.

N'était-ce pas déjà l'annonce — et plus que l'annonce — de ces phrases par lesquelles s'achève votre étude sur *La Tragédie et l'homme*, et que vous me permettez de citer :

« L'homme se bat dans le noir. Il tient tout le temps qu'il faudra. Dans son cœur déjà le ciel est bleu, le soleil se rallume, les nuages ne sont plus que frissons de volupté. La place est libre dans l'univers pour qu'y respire enfin l'air de la joie l'être le plus haut que le monde ait produit, le vainqueur du combat contre l'Ange, le nouveau maître de la nature, le gardien et le bénéficiaire de ses lois — et qui sait ? le seul dieu qui nous soit promis — l'Homme. »

Voilà l'humanisme pour lequel vous avez toujours combattu car, comme vous le dites vous-même, ces vieux auteurs grecs, vous les avez pris au sérieux. C'est celui pour lequel vous combattez encore, et devant la noblesse et la grandeur duquel nous nous inclinons.

Permettez-moi, cher Monsieur, de vous exprimer encore une fois, au nom des Etudes de Lettres, au nom de tous vos anciens étudiants, à vous et à Madame Bonnard, qui a su si bien vous comprendre et vous soutenir dans les heures difficiles de votre carrière, l'hommage de notre admiration et de notre affectueuse reconnaissance.

JEAN BOUDRY.

Pour Monsieur René Bray

Il existe un poème d'Eluard intitulé : *Quelques-uns des mots qui jusqu'ici m'étaient mystérieusement interdits* : le mot créole, le mot fileuse, le mot guéridon... Mots merveilleux comme les autres..., dit Eluard, dont il s'est longtemps et mystérieusement privé. Pour ma part, et dans un sens quelque peu différent, je m'aperçois qu'il y a un certain nombre de mots, plus exactement un certain ton, une certaine manière de dire les choses, qui me sont, en ce moment, très évidemment interdits : le ton de l'anecdote attendrie ou spirituelle aussi bien que la manière du pesant et solennel hommage. Je ne songe pas, cher Monsieur et cher maître, en m'adressant à vous, ce soir, à évoquer des souvenirs de mon temps d'étudiant : si j'en ai, ils sont sans pittoresque et l'on sait assez que les étudiants ne connaissent pas leurs professeurs et, comme on le dit assez comiquement d'ailleurs, ne leur rendent pas justice, tout occupés qu'ils sont de la justice qu'on leur doit à eux, et des décrets iniques qui, pensent-ils, les frappent ou les menacent.

Je ne songe pas non plus à dire ici les mérites et l'importance de votre œuvre littéraire : il serait prétentieux et vain de les rappeler en ce moment à un auditoire qui les connaît aussi bien que moi.

Je voudrais évoquer, plus sobrement, non le professeur, mais le maître, non l'auteur mais l'homme que vous êtes.



Ce mot *sobrement* n'est pas venu au hasard sous ma plume. Il me semble que c'est bien la *sobriété* qui définit le mieux à la fois votre caractère et votre esprit. C'est aussi la *sobriété* qui définit l'art classique, cet art qui, selon le mot de Gide, tend tout entier vers la litote. Le contraire de l'exhibition, et de la démagogie, le contraire de la parade : un professeur est toujours tenté de jouer un personnage... C'est si facile, en face de jeunes gens qui ne demandent qu'à être au spectacle ! Pour celui qui s'y livre, on connaît trop le danger qu'il court de se prendre à son propre jeu. La personnalité se dérobe derrière le personnage ou se dissout en lui. Le maître n'est plus qu'un comédien. Et l'on ne se souvient plus que de gestes, d'attitudes, de mots, plaisants ou cruels, non du contenu d'un enseignement. Vous n'êtes pas, cher maître, un comédien. L'homme qui, dans ce pays, préside depuis vingt-cinq ans aux études littéraires françaises, n'a pas de légende, il a une réputation ; ce n'est pas un

personnage, c'est un maître, avec tout ce que cela comporte de sévérité et de rigoureuse exigence pour les autres et pour soi-même. Avec tout ce que cela comporte d'ouverture, d'accueil, de générosité. Ce sont précisément les qualités dont nous, Suisses romands, comprenons souvent mal qu'elles puissent aller ensemble et se combiner de cette façon-là. Nous ne comprenons guère l'accueil qu'à bras ouverts ou dans la bonhomie ; et nous ne concevons la rigueur et la sévérité que dans le catéchisme. Nous appelons hauteur la réserve et désintéret la discrétion. Nous aimons qu'on nous aime et qu'on nous le dise ; nous aimons qu'on nous entoure, qu'on nous accompagne, qu'on nous rassure. Ce n'est pas tout à fait votre genre. L'étudiant qui, pour la première fois, s'assied en face de vous, dans votre cabinet de travail, ne se sent guère rassuré ! Il ne se sent pas d'emblée réconforté. C'est que tout naturellement vous ne pensez pas avoir affaire à un malade ou à un convalescent ! Vous oubliez que dans ce pays le style des rapports humains est fait de ménagements infinis, que les vendeuses de magasins ont des inflexions pleines de tendresse dans la voix, que le client et le marchand, en chants alternés, répètent quinze fois merci pour un paquet de cigarettes... Vous oubliez que nous sommes de grands sensibles... Vous ne l'oubliez pas, mais vous avez tenu à témoigner, dans ce pays, en faveur de quelques vérités plus hautes et qui pouvaient nous révéler plus sûrement à nous-mêmes que la complaisance à nos modulations intérieures. Nous sommes tentés de croire que la littérature est le domaine exclusif du sentiment et du rêve, ou celui du jeu et de la libre inspiration. Tout votre enseignement vise à nous rappeler que la littérature française est une grande aventure de l'esprit et que la beauté est une conquête. Dans ce pays où l'on sent si facilement les choses en poète, vous nous rappelez que l'activité littéraire et la poésie obéissent à des lois, que pour savoir lire, pour entrer en communication avec les grandes œuvres, l'intuition ne suffit pas : il y faut la réflexion, mais aussi l'imagination et le goût ; la sensibilité ne suffit pas non plus, si elle n'est pas juste, si elle n'est pas avertie, conduite, orientée par le jugement. Vous refusez le vague, non pas les nuances ; les abandons complaisants, non pas l'émotion, non pas même l'ivresse : mais seuls les hommes naturellement sobres donnent à l'ivresse tout son prix.

Dans ce pays où l'on est si soucieux de morale, c'est votre enseignement, l'enseignement de la littérature française, qui est porteur des exigences morales les plus fermes : l'indépendance et l'honnêteté dans les jugements, l'attention, l'effort, la patience.

Vous n'aimez pas la désinvolture à moins qu'elle ne se pare de beaucoup d'élégance ; vous n'aimez pas les esprits légers et superficiels, les étourdis ; vous n'aimez pas les naïfs ; vous n'aimez pas les faibles, mais vous n'aimez pas les vaniteux ; et ceux que vous aimez moins encore, ce sont les tièdes, les prudents, les indifférents. Vous n'aimez pas que vos étudiants aient seulement des dons, vous aimez encore qu'ils aient du tempérament ; mais il ne vous suffit pas qu'ils aient peut-être de l'énergie, vous demandez qu'ils aient aussi de l'appétit. Vous ne leur demandez pas seulement d'être capables d'acquérir des connaissances, vous voulez encore qu'ils soient capables de

déguster ce qu'ils apprennent et d'en jouir pleinement, de le goûter profondément. Vous voulez exactement que ces connaissances s'épanouissent en une culture ; une culture qui ne nous sépare pas de la vie, mais qui nous la donne, au contraire, qui ouvre sur toute la vie. « Il faut que vous sachiez jouir du monde », c'est un conseil que vous leur donniez un jour. La Beauté est une conquête, elle est aussi une fête. Vous ne voulez pas, enfin, qu'ils aient simplement des désirs, vous voulez encore qu'ils aient une foi, une vocation. Ce sont des mots que vous avez vous-même employés dans des pages que vous adressiez à vos étudiants. « On ne fait rien sans la foi, écriviez-vous, nulle part, mais pas plus en lettres qu'ailleurs... Nos études sont ardues et longues, insipides pour qui n'a pas de palais, ennuyeuses pour qui manque de feu. » Ceux que vous découragez quelquefois ne doivent pas leur échec à des raisons techniques, comme ils le croient toujours, mais à des raisons passionnées, dans le grand sens du mot. Vos maîtres, ce sont Boileau, Descartes, et vous accordez toute leur importance aux questions de méthode et de structure, qui sont des questions vitales : ce qui est inorganisé n'est pas vivant, n'est pas même viable. Mais vos maîtres sont aussi Corneille, La Fontaine, Michellet : c'est la vie, c'est la passion qui invente les formes et crée l'ordre. Je songe à une définition que vous donniez un jour du classicisme : « Le classicisme est une ardente création, inexplicable sans la vie intense et passionnée que dompte l'effort d'un esprit sachant le prix de l'ordre et de l'unité. Le classicisme est une conquête ».

En nous donnant ce goût des conquêtes de l'esprit, vous avez été parmi nous, au plein sens du terme, un maître classique, non pas seulement éveilleur, mais formateur, soucieux d'aiguiser notre sensibilité et de la rendre clairvoyante, attentif non pas à freiner nos élans, mais au contraire à nous permettre de les soutenir.

*

C'est à ce maître que vont aujourd'hui notre reconnaissance et notre estime. Notre estime présente, non pas celle du souvenir. Les vertus d'un grand enseignement ne cessent pas avec l'obtention d'un titre universitaire. Elles agissent comme des ferments tout au long de la vie. Elles nous sont vraiment contemporaines, comme vous êtes, non pas seulement le maître de notre jeunesse, mais notre contemporain, un homme que nous rencontrons, hors des auditoires et des séminaires, dans tous les lieux où se poursuivent sous les formes les plus modernes, les plus agressives ou les plus imprudentes, cette belle aventure de l'art et cette longue quête de l'esprit auxquelles vous avez su nous mêler au temps heureux de nos études et pour lesquelles vous nous avez véritablement armés.

GEORGES ANEX.